

## La serveuse rousse enlevée par un libraire

Robert Lévesque

Numéro 308, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77950ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2015). La serveuse rousse enlevée par un libraire. *Liberté*, (308), 71–73.

ROBERT LÉVESQUE

LE LECTEUR IMPUNI

# La serveuse rousse enlevée par un libraire

Promenade sur les quais de Paris avec l'auteur du *Flâneur des deux rives*.

**M**AIS qui est donc ce libraire qui enlève une serveuse rousse? Apollinaire ne nous le dit pas, et nous ne le saurons jamais; cette kidnappée à la chevelure queue de vache et son libraire ravisseur (se connaissaient-ils, allaient-ils s'aimer?) demeureront à jamais le couple anonyme d'un poème, ce singulier poème, « Lundi rue Christine », qu'on trouve dans le recueil *Calligrammes*, cette merveille sortie des presses du Mercure de France en 1918, six mois après la mort de son émerveillant auteur (c'est Cendrars qui en avait corrigé les épreuves, vrai casse-tête; Cendrars qui arriva en retard au Père-Lachaise au moment où, les amis de Guillaume repartis, quelques marchands à la sauvette pillaient les fleurs pour aller les vendre sur les boulevards...).

On pourrait déduire – si ce rapt de rousse par un vendeur de livres nous intéresse (était-ce le premier de l'histoire du monde post-Gutenberg? le seul dans la profession?) et nonobstant qu'une enquête sur cette affaire ne mènerait à rien – qu'il s'agissait sans aucun doute d'un libraire germanopratin puisque ce poème de la section « Ondes » des fameux *Calligrammes* serait, selon son auteur, exclusivement composé de bouts de phrases entendus, des brèves de comptoirs, des paroles cueillies au vol — *Quand tu viendras à Tunis je te ferai fumer du kief — Louise a oublié sa fourrure — ces crêpes étaient exquises — Écoute Jacques c'est très sérieuse ce que je vais te dire — la bague en malachite — Vous êtes un mec à la mie de pain* — que transcrivit le poète d'*Alcools* un lundi (sans doute d'hiver, vu la fourrure oubliée par Louise) dans un café bondé de cette rue courte et coincée depuis des siècles entre la rue Dauphine et celle des Grands Augustins. Un territoire qui, sur la gauche des deux rives, ne manquait pas de libraires ni de serveuses.

Ou alors on pourrait croire – car j'ai le goût de clore par une hypothèse ce fait divers d'avant les années folles – que ce puisse être l'Apollinaire, le baraqué qui trompait sans

souci la froide Marie Laurencin, le joyeux trépané à la tête bandée, l'homme au crâne ceint d'une protection de cuir qu'il appelait son appareil téléphonique; celui à propos duquel, lorsqu'on le regardait, écrit Soupault dans *Profils perdus*, on se demandait toujours à qui l'on avait affaire, qui aura lui-même enlevé cette serveuse rousse rue Christine, glissant l'exploit comme si de rien n'était dans son supposé verbatim de bistro. La clé de l'énigme (si on la cherche) se trouve peut-être dans le dernier poème de ces *Calligrammes*, intitulé justement, tiens donc, « La jolie rousse », et qui serait, selon plusieurs de ses amis, un testament, son adieu, avec un « ayez pitié de moi » final, cet implorant excipit de quatre mots clouant le couvercle de sa tombe après ceux-ci qui en groupe nous y menaient :

Elle vient et m'attire ainsi qu'un fer l'aimant  
Elle a l'aspect charmant  
D'une adorable rousse  
Ses cheveux sont d'or on dirait  
Un bel éclair qui durerait  
Ou ces flammes qui se pavanent  
Dans les roses-thé qui se fanent  
Mais riez de moi  
Hommes de partout et surtout gens d'ici  
Car il y a tant de choses que je n'ose vous dire  
Tant de choses que vous ne me laisseriez pas dire

Chose certaine, si ce n'était lui, Apollinaire, le grand fureteur de librairies indépendantes et de bibliothèques particulières, lui dont la devise bien connue était « J'émerveille », ce ne serait certainement pas M. Lehec qui aurait fait ce coup de la saisie d'une rouquine rue Christine. M. Lehec, libraire d'antan à l'érudition obligeante, aimait les livres (plus que les femmes) au point de refuser de les vendre à n'importe qui, décourageant le client qu'il ne pifait pas. Apollinaire l'aimait bien, cet homme à livres comme on dit un homme à femmes; il allait parfois causer avec lui (de la république

des lettres, ses hauts et ses dessous) dans sa boutique sise au 37 de la rue Saint-André-des-Arts. Gustave Lehec était un brave homme selon le portrait qu'en esquisse Apollinaire dans *Le flâneur des deux rives*, ce petit livre désinvolte où l'on baguenaude avec lui dans de vieilles rues séculaires, des bouillons, des caves, et où l'on s'attarde à la librairie de M. Lehec.

Depuis 1878, Lehec était non pas en affaires mais en intelligence avec une clientèle éclairée, en certains cas amie, un lectorat de choix, qui comptait entre autres – du moins ces deux-là que nomme Apollinaire dans son texte – Victorien Sardou, l'auteur dramatique très béréte de velours et grand foulard blanc qui écrivait du prêt-à-scander pour Sarah Bernhardt, et Anatole France qui, arrivé en fiacre, pouvait y rester une heure si Lehec voulait bien lui offrir une chaise, une habitude de confort au milieu des livres que l'académicien avait prise au magasin de son père, François-Noël Thibault, dit Noël France, qui avait été au siècle précédent libraire au 19 quai Malaquais puis au 9 quai Voltaire.

Noël France, le père de l'auteur des *Poèmes dorés*, des *Noces corinthiennes* et du *Chat maigre*, vécut dans la déception aigrie que son fils Anatole ait refusé de suivre ses traces, de prendre la succession de la librairie France (ce sont les frères Goncourt qui l'appelaient une librairie à chaises, car l'on pouvait y causer et feuilleter des livres sans obligation d'achat) pour se livrer plutôt à ce qu'il qualifiait de barbouillages... dont cette *Légende de sainte Radegonde*, écrite à quinze ans par le précoce rejeton, certainement l'avait déçu ou choqué (je pense au père de Giacomo Leopardi qui qualifiait d'inepties les *Canti* et détestait les *Operette morali* de son fils... une erreur de vue paternelle plus grave, s'agissant du souffrant et génial écrivain de la mélancolie, le grand Leopardi).

Mort désappointé en 1890, Noël France n'aura pas su que son gribouilleur de fils se ferait une place le plus officiellement qui soit dans le monde des lettres françaises, qu'il deviendrait pour quelques générations de schnoques une conscience morale de la France et puis – ce qui n'est pas rien – qu'il serait l'un des modèles de l'écrivain Bergotte qui meurt en admirant le petit pan de mur jaune de la *Vue de Delft* dans une page célébrisime de *La prisonnière*, qu'il obtiendrait le prix Nobel en 1921 et qu'enfin il aurait droit à ses funérailles nationales en 1924. Qui plus est – superbement blasphématoire anti-hommage, rançon de la gloire, grenade sur le gâteau –, qu'il ferait l'objet d'un pamphlet placardé dans Paris par les surréalistes, exquisément titré *Un cadavre*, où les jeunes plumes vives, Breton, Aragon, Drieu la Rochelle, demandaient au peuple, en conseillant de le faire : « Avez-vous déjà giflé un mort ? »

Sept ans avant que l'auteur du vite fait, bien vendu et lourdingue *Les dieux ont soif* ne meure, Fernando Pessoa à Lisbonne, dissimulé derrière son fougueux hétéronyme, l'ingénieur Alvaro de Campos, écrivait dans *Ultimatum* l'un des articles de l'unique numéro de la revue *Portugal Futurista* qui fut saisi par la police lisboète en novembre 1917 (trésor bibliophilique sans prix) : « Dehors Anatole France ! Épicure de pharmacopée homéopathique, Jaurès-ténia de

l'Ancien Régime, Salade Renan-Flaubert servie dans de la vaisselle imitation du dix-septième ! »

Dans ce manifeste confisqué par les flics d'une époque qui sentait fort le pré-Salazar, il y avait un poème de Guillaume Apollinaire, « Arbre », tiré des *Calligrammes*, où l'un des vers disait : « Tous les dieux terrestres vieillissent. »

Les surréalistes, eux, les devanciers des cinq caricaturistes fusillés de Charlie Hebdo, concluaient ainsi leur affront au cadavre d'Anatole France : « Il ne faut plus que mort, cet homme fasse de la poussière. »

Depuis 1947, la toponymie n'ayant pas de cœur et trop de raison, le quai jouxtant le quai Voltaire et le quai Malaquais où le papa de l'écrivain national tint vaillamment un commerce de livres toute sa vie, est nommé non pas le quai Noël-France, ni le quai des Surréalistes ou le quai du Cadavre (ce qui serait chouette), ni le quai Boudu en hommage au libraire Lestingois qui repêcha pas loin de là dans la Seine le fameux personnage de René Fauchois que Michel Simon créa au théâtre et immortalisa dans le film de Renoir, mais bien le quai Anatole-France, le quai du machabée à gifler.

Ces « écrivains arrivés », comme les appelait Léautaud, sont ceux qui deviennent des quais, des ponts, des gares... mais rarement des librairies, car les libraires honorent avec leurs enseignes les « écrivains aimés » : Shakespeare rue de la Bûcherie, Oscar Wilde dans Greenwich Village, Montaigne chez lui à Bordeaux, ou alors faisant siens les titres de leurs chers ouvrages : *Le Flâneur des deux rives* rue de Saussure, *Le Pont traversé* rue de Beaune, *L'Humeur vagabonde* rue du Poteau (où depuis 2015 débute une promenade Dora Bruder qui file le long de la rue Leibniz, ce philosophe qui fut bibliothécaire chez le duc de Brunswick), *Papiers collés* à Draguignan, *Les Nourritures terrestres* à Rennes, *L'Écume des jours* et *Bonheur d'occasion* à Montréal, *Le Bel Aujourd'hui* à Tréguier, *Le Bateau ivre*, celui d'Aix-en-Provence et celui du dit village des livres, *Montolieu* (accueil sur rendez-vous seulement, demandez M. Lartisien), sis à quinze kilomètres des remparts de la vieille Carcassonne où l'écrivain et poète Joe Bousquet, blessé à la 14-18, la colonne vertébrale brisée, passa toute sa vie alité dans sa chambre d'une rue nommée Verdun, les volets fermés en permanence, écrivant à la main ses chroniques qu'il faisait porter aux *Cahiers du Sud*, vivant dans l'entourage exclusif des livres et des visites d'écrivains jusqu'à sa mort en 1950. Jean Cau, dans ses *Croquis de mémoire*, le reconstitue : « Front haut et dégarni, cheveux gris-blanc sur la nuque, visage osseux et d'une pâleur diaphane au milieu duquel est planté un nez aux ailes minces, cassé au départ des sourcils et fortement busqué [...]. Parfois, il fait grésiller une boulette d'opium avec une tranquille dextérité de main, il aspire goulûment la fumée. »

Un jour, que ne précise pas Apollinaire dans son *Flâneur*, mais qui sent un samedi de printemps vers les dix-sept heures vingt, un groupe d'étudiants, en route vers une des brasseries du boul'Mich', passa devant la librairie de M. Lehec en chantant à tue-tête ce que l'on appelait « la chanson du père Dupanloup », une scie à la mode au

nom du prélat qui, quoiqu'enfant naturel d'une payse et d'un tailleur de pierres qui se donnèrent du plaisir, avait réussi, en falsifiant son extrait de naissance, à devenir chanoine à Notre-Dame-de-Paris, puis évêque d'Orléans, puis membre de l'Académie française et député du Loiret sous la Troisième République, demeurant à tous ces postes, de garde et d'attaque, l'ennemi sans relâche de Voltaire et de l'agnostique positiviste et par ailleurs grand lexicographe Émile Maximilien Littré ! Quand celui-ci fut admis à l'Académie du quai Conti, le père Dupanloup, furieux, en sortit en claquant rageusement la porte...

« Si libre (cette chanson du père Dupanloup) qu'on ne peut la citer », écrit celui qui est tout de même l'auteur, je vous le rappelle, des *Onze mille verges* (ouvrage, il est vrai, publié sous le manteau). Quelle pudeur soudaine retint Apollinaire qui aurait dû se régaler, nous régaler, en citant dans sa flânerie les bonnes lignes de cette chanson non imprimée mais que presque tout le monde connaissait à l'époque, une ballade facétieuse, testiculaire et priapique, au sujet de cet abbé si plein d'astuces dès l'utérus que dans le ventre de sa mère il suçait la pine de son père, qu'en ballon à deux cents mètres dans l'atmosphère ses couilles traînaient encore par terre, qu'à l'opéra avec la peau de ses roupettes il boucha l' trou des clarinettes, qu'en chemin de fer désirant mettre ses couilles à l'air, passant sa pine par la portière, il creva l'œil du garde-barrière, et ainsi de suite...

À lire les pages du *Flâneur des deux rives* consacrées à M. Lehec, celui-ci, qui savait tout, se serait mis alors, par-dessus le tapage lubrique des carabins en goguette, à causer devant Apollinaire d'un des élèves de ce père Dupanloup, qui était au demeurant un saint homme, disait-il, M<sup>gr</sup> Félix Dupanloup, né en Haute-Savoie, qui, lorsqu'il enseignait au petit séminaire de la rue Saint-Victor dans le V<sup>e</sup> arrondissement, pas loin, eut comme élève celui qui était par la suite devenu l'illustre éditeur de beaux livres et de livres rares Isidore Liseux. L'éditeur Liseux... on imagine le sourire d'Apollinaire. Ce Liseux, qu'admirait M. Lehec, avait eu une boutique spécialisée en curiosa au passage Choiseul (bien avant que le gamin Destouches vienne y habiter et l'immortaliser dans *Mort à crédit* sous le nom de passage des Bérésinas), il était à ses yeux un éditeur si bon et si indulgent qu'il pouvait, hélas, expliquait Lehec, vous donner un livre si on se réclamait de son amitié (ce qui se savait, bonjour les abus), et un si mauvais comptable qu'il en vint à

devoir de fortes sommes à tout le monde, l'imprimeur, le marchand de papier, son petit personnel, et que son fonds qui comptait des livres parmi les plus beaux de l'époque fut un jour dispersé à son grand chagrin et à son terrible désavantage, et qu'il mourut dans la misère complète, clochardisé, avec dix-neuf sous pour toute fortune dans sa poche !

Lui aussi, Gustave Lehec, il devait un jour céder son fonds de bons livres (et sa section d'erotica), se défaire de tous ses trésors qu'il chérissait tant, même les plus empoussiérés, car le pire qui peut arriver à un tel amant des livres lui arriva ; devenu presque aveugle, explique Apollinaire, il fut dans l'obligation de se retirer du métier, de se tenir à l'écart du monde livresque, de se ranger des reliures, on va dire, oublié des Sardou et des France du grand monde des lettres, mais pas du flâneur Apollinaire, qui continua d'aller à l'occasion l'écouter dans sa mansarde du côté de Montparnasse, monologuant ses souvenirs, ceux des découvertes et des éditions rares, des trouvailles inattendues et inespérées, manuscrits et syllabaires, libelles et portulans, et d'apprendre tant avec lui, de lui, de ces choses savantes et amusantes, enivrantes aux narines de qui est un lecteur de fond, au long cours.

La librairie existe toujours, écrit Apollinaire en 1918 dans son *Flâneur*, son aspect n'a pas changé, elle est tenue maintenant par un autre libraire qui connaît bien son métier, mais n'a pas pour les livres ce respect superstitieux que leur marquait M. Lehec.

Et aujourd'hui, un siècle plus tard, le 37 de la rue Saint-André-des-Arts est toujours et encore, entre un resto libanais et l'école maternelle du quartier, l'adresse d'une librairie ; il y a un grand panneau brun placé au-dessus des mêmes vitrines où il est écrit : Librairie historique Clavreuil – F. Teisseidre, achats • ventes • expertises. On y voit l'inscription : Maison fondée en 1878, accompagnée du dessin gravé d'un homme qui lit, mais nulle mention n'y est faite de l'existence de M. Lehec, ce libraire érudit et obligeant que Guillaume Apollinaire, flâneur parisien, sauva d'un oubli total. **L**

**Robert Lévesque** est écrivain. *Digressions*, son dernier ouvrage, est paru chez Boréal en 2013, dans la collection « Papiers collés ». Il dirige également chez le même éditeur la collection « Liberté Grande ». Ce texte fera partie d'un livre qui paraîtra en 2016 sous le titre *Vies livresques*.

Ces « écrivains arrivés », comme les appelait Léautaud, sont ceux qui deviennent des quais, des ponts, des gares... mais rarement des librairies.